



Chicken run

de Nick Park & Peter Lord

Fiche technique

G.B./USA - 2000 - 1h25 -
Couleur - Animation

Réalisateurs :
Peter Lord & Nick Park

Scénario :
Karey Kirkpatrick d'après
une histoire originale de
Peter Lord et **Nick Park**

Musique :
John Powell
Harry Gregson-Williams

Voix originales et françaises :
Mel Gibson
Gérard Depardieu
(Rocky)
Julia Sawalha
Valérie Lemercier
(Ginger)
Miranda Richardson
Béatrice Agenin
(Mrs. Tweedy)
Tony Haygarth
Henri Guybet
(Mr. Tweedy)



Résumé

Dans la campagne anglaise, les poules de la ferme Tweedy savent qu'elles risquent de finir au menu du dîner si elles ne pondent pas de quoi préparer le breakfast. Ginger et ses congénères de la basse-cour sont bien décidées à prendre leurs pattes à leur cou,

pour échapper à ce sinistre destin. Or, le temps leur est compté depuis que la cupide propriétaire de la ferme a décidé de les transformer en matières premières pour la fabrication de tourtes. L'arrivée inopinée de Rocky, "coq-boy libre et solitaire", est peut-être l'occasion de mettre au point le plus spectaculaire plan d'évasion jamais conçu...

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Critique

(...) Les animateurs de Bristol ont mis tout leur génie dans le façonnage de la pâte à modeler et son animation, par la magie du cinéma passant avec leur nouvel opus **Chicken run** en "poule position" des Créateurs. Du film lui-même, la genèse est passionnante. Après quelques années d'apprentissage et de peaufinage de leur technique d'animation de plasticine à travers quantité de courts métrages, clips musicaux (parmi lesquels les célèbres *Sledgehammer* pour Peter Gabriel et *My Baby Just Cares for Me* pour Nina Simone) et films publicitaires, les studios Aardman entendent passer au long métrage. Courtisés par les grands studios américains, assaillis de propositions de scénarios, ils prennent leur temps et cherchent la bonne idée. Fin 1994, Jake Eberts, qui travaille sur **James et la pêche géante**, leur propose l'aide de Pathé - aide qu'ils acceptent de bon cœur, ravis d'échapper aux fourches caudines des Disney, Dreamworks, Fox ou Warner à ce stade du projet. Jérôme Seydoux s'engage avec enthousiasme, débloquent les crédits nécessaires au développement d'un long métrage : acquisition de 26 caméras, programme de formation d'animateurs sur trois ans, recherche de personnages, écriture d'un scénario (confié à Karel Kirkpatrick, scénariste de **Bernard et Bianca au pays des kangourous**) au total pas moins de cinq millions de dollars.

L'histoire ne dit pas si c'est l'emblème de Pathé qui conduit Nick Park à griffonner sur un coin de table un poulet en train de se faufiler sous un grillage : toujours est-il que ce simple croquis déclenche l'idée de "**La grande évasion** avec des poulets". L'histoire se dessine rapidement ; les poules de la ferme Tweedy doivent donner des œufs sous peine de passer à la broche. Pour échapper à ce triste destin, l'intrépide Ginger échafaude pour ses congénères de basse-cour des plans d'évasion tous

voués à l'échec. Or la situation s'aggrave : la cupide propriétaire de l'exploitation avicole a décidé que ses "prisonnières" finiraient bientôt en tourtes à la volaille. L'irruption par les airs de l'ave-nant Rocky est providentielle : ce coq de cirque devra leur apprendre à voler afin de permettre la réalisation du plus audacieux des projets d'évasion concocté et caqueté par des volailles qui n'ont rien de poules mouillées... Pour passer au stade de la conception, faire évoluer une équipe de soixante personnes à plus de trois cents, aménager un studio de 6 000 m² et commencer à tourner au rythme terriblement lent de quatre secondes par caméra et par semaine, pour un budget total ayant de quoi donner la chair de poule aux investisseurs (cinquante millions de dollars), il faut trouver un associé américain. Ce sera Dreamworks, qui se gardera bien de gaver les volailles anglaises de **Chicken Run** au maïs transgénique américain et laissera toute liberté à Peter Lord et Nick Park. Inutile en effet d'effaroucher la poule aux œufs d'or : Aardman, bien conscient de l'enjeu commercial et industriel que représente un tel chantier, sait adapter son style au marché qui s'ouvre à lui et aux contraintes propres à la durée du film et aux personnages choisis.

En effet, rien de pire à animer que ces oiseaux difformes que sont les poules. Dans **Creature comfort (L'Avis des animaux)**, les personnages les moins mobiles étaient bien les bêtes à plumes, dont le physique et la dentition préfiguraient Ginger, Rocky, Bunty et les autres (eh oui, à Bristol les poules ont des dents !). Sans être des colosses, elles ne peuvent faire peser leur corps volumineux sur des pieds d'argile... De nouvelles techniques doivent donc remplacer la traditionnelle plasticine pour bien des aspects de l'animation, qui finit parfois par s'apparenter davantage aux films de marionnettes tels que **L'étrange Noël de M. Jack** ou **James et la pêche géante**. Si la fascination engendrée par la pâte à modeler en

mouvement dans **Wallace et Gromit** ou **Creature comfort** n'est pas toujours au rendez-vous, le sens de la caricature, le souci du détail et la recherche d'un réalisme troublant restent la marque de fabrique du studio, et la magie opère. Après quelques minutes de ce **Citizen Hen**, le spectateur émerveillé oublie la technique de ce cinéma en miniature et distingue aisément chacune des volailles, tant elles sont parfaitement identifiées par leurs façons de cligner ou rouler les yeux, leurs postures, leurs accents (particulièrement travaillés dans la version originale anglaise), leurs traits de caractère...

Kirkpatrick choisit de faire de Rocky un coq yankee, «cow-boy libre et solitaire» (en référence au Lone Ranger qui s'illustra aussi bien dans les feuilletons radio-phoniques que dans les *comics* ou les *serials*), afin de pimenter sa rivalité avec Ginger d'un soupçon de conflit culturel. On peut regretter dès lors que le scénariste américain aplanisse considérablement la spécificité extrêmement britannique qui faisait le charme des courts métrages de Nick Park - humour *british*, (mauvais) goût anglais et multitude de détails appartenant à la culture de nos voisins d'outre-Manche... Que la poule sacrifiée par l'odieuse Mrs. Tweedy parce qu'elle n'a pas pondu doive son nom à Edwina Currie, ministre de la Santé de Thatcher qui mentionna le danger de salmonellose lié aux œufs, est si allusif que cela relève du *private joke* et ne contrebalance en rien une certaine «popularisation» culturelle. Le brio de l'animation des deux derniers **Wallace et Gromit** culminait dans un moment d'anthologie (la poursuite sur le train électrique miniature dans **The wrong trousers**, digne d'**Indiana Jones** ; la machine à tricoter de **A close shave**, que ne parvient pas à surpasser la machine à faire les tourtes de **Chicken Run**). Ici, le morceau de bravoure est une scène de rock endiablé dans le poulailler, qui sent hélas le formatage à plein bec...

Il faut saluer cependant les efforts déployés pour offrir deux niveaux de lecture : l'un purement divertissant pour les enfants, l'autre plus référentiel pour les parents, lesquels se délecteront des niveaux de langage, des innombrables jeux de mots (en VO du moins), et des clin d'œil aux modèles du genre. Car la ferme est présentée comme un camp de prisonniers de guerre et l'intrigue est empruntée à **La grande évasion**, Ginger succédant à Steve McQueen et un chou de Bruxelles à la fameuse balle de base-ball... Mais **Stalag 17** n'est pas en reste, puisque le poulailler où se réunissent les candidates à l'évasion porte le numéro 17. Afin de conserver un soupçon de culture britannique, le major de la RAF Fowler emprunte son sens de la discipline au Jack Hawkins du **Pont de la rivière Kwai**...

À l'heure de l'embargo sur la vache folle, nous sommes ravis que de joyeux cinglés anglais laissent quelques gallinacés échapper à leur destin de tourte au poulet, notre appétit dût-il en souffrir lorsque sur nos tables arriveront dindes et chapons de Noël...

Gilles Ciment
Positif n°479 - Janvier 2001

Les cocottes de **Chicken run** ne sont pas d'humeur à croquer les diamants ou les pétrodollars des vieux schnocks. Ce sont de vraies poules élevées à la dure entre litière et grillage. Elles sont pour de bon les prisonnières de l'horrible ferme Tweedy, tenue par un couple de tauliers sadiques. Ces deux-là pourraient prétendre à la croix gammée. M. Tweedy traque avec ses chiens le poulet fugueur ; Mrs Tweedy fait les comptes, bat son mari, gère en plus étroit leur business avicole. Ça ne rigole pas. Au point du jour, c'est l'appel interminable devant les baraquements alignés façon stalag, la collecte des œufs pondus au cours de la nuit. "Arbeit macht Frei", la pondeuse impuissante est sortie du rang, zigouillée, changée en bouillon.

Comme cette pauvre Edwina décapitée presque au début du film. Ça ne peut plus durer, soupire Ginger, une escorte volaille au jabot palpitant, la Lolo Brigida du poulailler. Révoltons-nous. Touche pas à mes œufs. Habeas corpus. Sur ce constat très british, s'ouvre l'histoire de **Chicken run**, incroyable chef-d'œuvre de pâte à modeler. Des poulets cherchent à s'affranchir de leur condition. Ils ne s'acceptent plus dans leur chair de poule comestible, uniquement destinées au bon appétit de leurs maîtres humains. Ils ont un idéal au bout des pattes. Ils veulent découvrir le vaste monde au-delà des collines et n'ont plus qu'une parole au bec, la plus belle de toutes, depuis Spartacus : liberté. Oui mais quand on ne sait pas voler, comment franchir les barbelés ? Les poulets creusent le sol à la cuillère à soupe, ils se font rattraper par les molosses de Mr Tweedy, dénoncer par les rats Ric et Rac, jeter au mitard. Là, par l'enchantement d'une caméra, ils retrouvent le geste légendaire du grand évadé Steve Mc Queen, jouant au base-ball contre un mur de cachot. Décidément, les poulets nous épatent. Ils pleurent et rient à belles dents. Ils semblent avoir lu la Bible et passé beaucoup de temps au cinéma, bien avant de tourner le film de Peter Lord et Nick Park. Mrs Tweedy connaît elle aussi ses classiques. N'aurait-elle pas chipé ses bottes martiales au Sessue Hayakawa du **Pont de la rivière Kwai** ? Car sans jamais tourner au pastiche, ni s'autoriser de cryptoclin d'œil à la seule attention des cuistres, **Chicken Run** est émaillé d'allusions aux grands classiques de l'évasion.

Cependant la vie suit son cours à Tweedy's farm. Le désespoir flotte sur la basse-cour le jour où tombe du ciel une espèce de Messie vibronnant. Rocky, le coq-boy solitaire, on pourrait le qualifier de *fier-à-plumes*, un peu dragueur sur les bords, héros mais point trop n'en faut, sauveur, oui, mais par la force des choses. Puisque s'envoler il faut, autant

vivre avec son temps et confectionner un avion. Ne tient-on pas, avec le commandant Poulard, ancienne mascotte de la R.A.F, une sorte de pilote ? Ginger et Rocky mènent le jeu ; une happy end est en vue, un baiser cherche sa proie, la trouve. C'est drôle, émouvant, surprenant, renversant. Ils sont fous ces Anglais ! (...)

Yann Queffélec
L'avant-scène n°497 - Décembre 2000

(...) Cette révolte d'un élevage de poules organisant son évasion pour échapper à l'abattage évoque donc dans sa construction la grande virée des jouets de **Toy Story 1 et 2**. Ne manque même pas, comme dans toutes les productions DreamWorks récentes, l'aréo-page de stars réquisitionnées pour assurer le doublage des créatures animées. Mel Gibson, pour la VO, Gérard Depardieu, Valérie Lemercier et Josiane Balasko, pour la VF, ont prêté leurs voix aisément identifiables aux principaux protagonistes de cette basse-cour. Ce qui, indépendamment de tout jugement sur le travail des comédiens, gâche un peu le plaisir. Comme si aucun secteur du cinéma ne pouvait échapper aux impératifs du *star-system* et qu'il fallait toujours pousser un peu plus loin les limites de l'anthropomorphisme.

Pourtant, passée cette irritation de principe, la verve du tandem Park-Lord reprend le dessus et réussit à emporter le morceau. En premier lieu par la grâce plastique de leurs nouvelles égéries. Avec leurs yeux perpétuellement écarquillés, en proie à on ne sait quelle stupeur, et leurs grosses fesses tombantes, ces poules dodues, bijoutées comme d'excentriques mémés anglaises, provoquent sur le champ la plus totale connivence. Dans ces formes généreuses, ces rebondis multiples, ce poids de matière compacte, subsiste quelque chose du plaisir enfantin à malaxer la glaise, à jouer avec la boue, à sculpter la pâte. A l'heure où les antiques planches dessi-

nées des productions Disney sont gagnées par la froideur standardisée des images informatiques, il subsiste ici, malgré la débauche de moyens et d'effets spéciaux offerts par DreamWorks, la trace d'une main humaine qui, méticuleusement et avec une patience de chien, a façonné cet univers enchanté, ce monde en chewing-gum, étonnamment tactile et sensuel.

Sans compter que cette fable de basse-cour déroule un contenu gentiment insurrectionnel, qui nous venge un peu du fond de morale vaguement réactionnaire des habituelles productions DreamWorks. **Toy Story 2**, par exemple, affirmait sans ambages que des jouets, même dotés d'une âme, se devaient d'assumer jusqu'au bout leur triste destin d'objets de consommation et accepter sans broncher de finir à la casse, relégués dans de vieilles malles par d'ingrats chérubins. Les poules d'élevage de **Chicken Run** n'entendent pas les choses ainsi et opposent à cette apologie de la résignation un militantisme pugnace. Organisées en commando, elles sont fermement décidées à déjouer leur destin de chair à broyer.

Lord et Park ont un sens ingénu de l'utopie, un goût naturel pour le désordre et l'anarchie, une facilité à épouser le point de vue des minorités opprimées, qui n'ont rien de démagogique. Et, si on regrette quelques parallèles un peu appuyés entre l'enclos des poules et les camps de concentration (qui rappellent un peu trop le discours extrémiste de certaines ligues de défense des droits animaliers sur l'air de «*les animaux sont des humains comme les autres*»), cette injonction à renverser l'ordre coercitif des choses, jusqu'à fonder une République des poules aux allures de phalanstère, a d'évidentes vertus pédagogiques. En plus, pour une fois, ce film d'action (dont beaucoup de scènes citent précisément la **Grande évasion** de Sturges) est presque entièrement peuplé de créatures d'espèce féminine, les deux seuls coqs de la basse-cour fai-

sant vraiment pâle figure. De quoi définitivement nous rendre tout à la cause de ces drôles de dindes, suffragettes tout en plumes et en fureur, bien décidées à changer la vie.

Jean-Marc Lalanne

Libération - Jeudi 11 Décembre 2000

Les réalisateurs

Ce sont deux destins animés. Avant de parler, les auteurs de **Chicken Run** bougent. Devant les images d'un scénario, Peter Lord se transforme en volatile. il écarte les bras avec la lenteur d'un professeur de tai-chi, plie la patte comme une cigogne et jette autour de lui des regards de rapace. Ses collaborateurs suivent son spectacle de pantomime. Pas d'explication inutile. Le geste suffit. Au cours d'un entretien, Nick Park, son *alter ego*, se glisse sans même le vouloir dans la peau caoutchouteuse et malléable d'une de ses créatures. Enthousiaste, il roule les yeux, tord sa mâchoire, enchaîne les grimaces. Stressé, il penche la tête et relève l'épaule comme un enfant pris en faute. Ils semblent aussi fragiles que leurs personnages en pâte à modeler.

Ce sont deux Anglais délicats et pudiques, à la diction hésitante ponctuée de petits rires nerveux. Nick Park, avec son regard craintif et juvénile, sa tignasse en bataille, débute une phrase par une suite d'onomatopées, d'exclamations sourdes et de mots inachevés : «*Hum ? Eh bien... Je veux dire...*» Un dialogue de cartoon. Peter Lord semble incapable de contredire son interlocuteur qu'il écoute avec une attention toute paternelle. Il acquiesce à ses arguments et l'encourage de «*ouï*» francs et massifs. Seul son visage exprime parfois une réserve. Le sang afflue alors entre sa barbe filandreuse et sa chevelure oblongue. Dans le ménage, il tient le rôle de l'ainé responsable et prévenant. Jusque-là, les deux célèbres réalisa-

teurs de l'animation en volume, collègues depuis quinze ans, n'avaient jamais véritablement travaillé ensemble. Ils enchaînaient les honneurs. Les courts-métrages sortis de leurs ateliers de Bristol ont été couronnés par trois oscars. Nick Park s'identifiait à un chien génial, Gromit, et son maître Wallace, grand amateur de crackers au fromage. Peter Lord se confondait avec les studios qu'il avait fondés avec David Sproxton. Le premier, plus solitaire, cultivait son imaginaire, le second faisait tourner la boutique et motivait les troupes. Ils voulaient cosigner leur premier long-métrage. Après une grossesse de quatre ans et demi, le couple a donné naissance à des gallinacés en cavale.

L'idée de départ vient de Nick. Un beau jour, il dessine sur un coin de table un poulet qui creuse le sol avec une cuillère près d'une rangée de fils barbelés. «*Je trouvais drôle de mélanger des poulets avec l'histoire de la Grande Évasion.*» Il remplace les prisonniers par une basse-cour et imagine une ferme aux allures de stalag. Steven Spielberg qui adore le film de John Sturges décide de s'associer au projet. Pendant un an, «*Nick*» et «*Pit*» se retirent du monde. Au cours de longues promenades dans la campagne anglaise, ils caquettent, battent des ailes et pondent des poussins sans jamais se voler dans les plumes. «*J'ignore pourquoi ça marchait si bien. Peut-être parce qu'aucun de nous deux n'a un ego très développé*» se hasarde Peter Lord. (...)

Christophe Boltanski

Libération - 14 Décembre 2000

Documents disponibles au France

Libération - 11 Décembre 2000

Télérama - 14 Décembre 2000

Le Monde - 13 Décembre 2000

Sight and sound - Août 2000

Cahiers du Cinéma n°555 - Mars 2001